

**LE LIVRE, LA LECTURE ET L'EXPÉRIENCE LIVRESQUE
DANS *LE CONFSSIONI D'UN OTTUAGENARIO*
DE NIEVO**

It is a fine and true *saying* of Bacon: that *reading*
makes a full man, *talking* a ready man and *writing*
an exact man.

(MACAULAY'S *Essays*
Paris, Baudry, 1843)

Profondément ébranlées par les nouvelles modalités
de production, de transmission et de réception de
l'écrit, ces catégories ("*Livre*", "*auteur*", "*oeuvre*")
ne sont en rien des invariants. Elles ont une histoire
qu'il faut reconnaître.

(Roger Chartier, *Le Monde* du vendredi 9 juin 1995)

En cette extrême fin de XXe siècle, nous assistons dans divers pays,
dans le cadre de diverses littératures, à une série d'interrogations
donnant lieu à nombre d'enquêtes scientifiques sur l'histoire du Livre,
sur la nature et sur la finalité de cet objet fondamental d'acculturation,
et par voie de conséquence, sur les composantes et les aboutissants de
la lecture : interrogations et préoccupations, on va le constater, qui
sont aussi celle du Nievo des *Confessioni* en plein Risorgimento.

Plus précisément au cours de l'année 1995, sont parues, tout
récemment pour un certain nombre d'entre elles, quelques études-clés
sur ce débat essentiel pour l'avenir de notre civilisation fondée jusqu'ici
sur l'écrit confronté à d'autres technologies ultra-modernes
d'expression et de diffusion massive et ultra-rapide de l'information

orale dont la dernière en date et non des moindres est le texte électronique ¹. Comme Nievo toutes proportions gardées pouvait parler, vers le milieu du XIXe siècle de l'avenir de l'électricité :

l'elettrico un giorno parrà più pigro e noioso d'un cavallo di vettura.
(*Confessioni*, V, p. 178)

et de la civilisation de son pays en quête d'indépendance et d'Unité au regard des bibliothèques.

Si, dans cette optique, les deux études de fond très récentes consacrées respectivement par Fabrice Piault à la survie fort menacée du Livre comme objet de communication et d'acculturation, et par Jocelyne Benoist sur la nature réelle du Livre à partir de témoignages illustres de philosophes allemands du XVIIIe siècle et du début du XIXe siècle, ceux de Kant et de Fichte ² sont hautement significatives non seulement du regain d'intérêt actuel pour l'ouvrage imprimé mais encore des préoccupations concernant l'avenir d'un objet converti à un moment donné de *codex* en *volumen*, vieux de six siècles, Nievo aussi dans les années 1857-58 fait manier et évaluer par son héros Carlino et d'autres témoins aussi bien les vieux livres que ceux porteurs de nouveauté(s) ou reflet de celles-ci.

De telles interrogations en relation avec la constitution d'un Etat (allemand en l'occurrence, comme chez Nievo celle du futur Etat italien tel qu'il peut l'observer "en formation" dans ces années-là ³ se posent aussi dans le cadre d'un Etat et d'une Nation plus anciennement constituée comme par exemple la France du XVIIe siècle perçue avec l'étude de Robert Nanmien dans la relation que le Livre entretient avec la bibliothèque, ou celle de l'Ancien Régime avec l'étude de Georges Minois dans les rapports que le livre tisse cette fois, à travers la culture, avec la censure ⁴. Or, le Nievo des *Confessioni* écrites plus

¹ Voir l'article de Roger Chartier in *Le Monde* du vendredi 9 juin 1995. Les références des notes ci-après sont empruntées à cette édition.

² Fabrice Piault : *Le Livre : la fin d'un règne*, Paris, Stock, Coll. "Au vif", 264 p., 1995.
Kant, Fichte : *Qu'est-ce qu'un livre ?* textes de Kant et de Fichte, traduits et présentés par Jocelyn Benoist, Préf. de Dominique Lecourt, P.U.F., coll. "Quadrige", 176 p. 1995.

³ Frédéric Barbier, *L'Empire du livre* (le livre imprimé et la construction de l'Allemagne contemporaine - 1815-1914) Cerf, Coll. "Bibliothèque franco-allemande, 612 p. , 1995.
Helga Jeanblanc, *Des Allemands dans l'industrie et le commerce du livre à Paris* (1811 - 1870), C.N.R.S. Editions, Coll. "De l'Allemagne", 296 p., 1995.

⁴ Robert Damien, *La Bibliothèque et l'Etat (naissance d'une raison politique dans la France du XVIIe siècle)*, Paris, P.U.F., coll. "Questions" 316 p., 1995.

Le livre, la lecture et l'expérience livresque dans *le Confessioni d'un Ottuagenario* 3

précisément *au moment où* va s'achever la première phase du Risorgimento (la proclamation du *Regno* en 1861) assiste justement au passage de l'Ancien Régime à un nouvel Etat moderne, monarchique et centralisateur, enfin indépendant après tant de siècles d'invasions, d'occupations et de divisions intestines. Et il nous le dit dès les premiers chapitres.

C'est donc passé de peu le milieu du siècle dernier, celui des "nationalités" partout en Europe, que Nievo est amené à envisager dans un pays encore analphabète pour les trois quarts de ses habitants, le destin du livre et de la lecture, et de leur éventuelle résultante, pareil au bilan que tentent de dresser sur une vaste échelle, de nos jours et en cette fin de siècle-ci, Hans-Erich Bödeker sur le premier nommé (le livre) et Roger Chartier auquel nous empruntons l'exergue de la présente étude sur la seconde (la lecture).⁵

Nous nous proposerons donc d'examiner comment apparaissent chez Nievo et dans le cadre de sa fiction autobiographique le livre (les livres), la lecture et l'expérience livresque. A quels signes repérables directement ou implicitement, et selon quels paramètres ces trois éléments chrono-logiques de la formation de l'individu et de la collectivité se dessinent-ils, s'ordonnent-ils, et déterminent-ils (et jusqu'à quel point) le cours de la réflexion consacrée par un jeune écrivain de trente ans à peine sous les traits vieillis, pour les besoins de sa "fiction" d'anticipation, d'un plus qu'octogénaire :

Sono vecchio, oramai più che ottuagenario nell'anno che corre dell' Era Cristiana 1858 ...

(*Confessioni*, chap. I, 3e &)

Ho vissuto ottantatré anni, figliuoli - précise Nievo-Carlino à la fin-
posso dunque dire la mia.

(*Confessioni*, chap. XXIII, p. 480)

Georges Minois, *Censure et culture sous l'Ancien Régime*, Paris, Fayard, 336 p., 1995.

⁵ - Sous la direction de Hans-Erich Bödeker : *Histoires du Livre, nouvelles orientations*, ed. Ed. de la Maison des Sciences de l'Homme, Paris, 500 p., 1995.

- Sous la direction de Roger Chartier : *Histoires de la lecture, un bilan des recherches*, Paris, I.M.E.C. ed. / Editions de la Maison des Sciences de l'Homme, 320 p., 1995.

On notera dans les deux cas, la présence du pluriel ("histoires") qui laisse ainsi le débat plus ouvert dans ses spécificités, dans son questionnement en cours sur un problème complexe, en fait pluriséculaire, comme l'attestent par ailleurs le "complément" méthodologique dans chacun des titres parallèles.

Entre ces deux pôles d'"octogénaire", opère la distanciation d'un écrivain qui dans la réalité, deux ans après l'achèvement de ses "mémoires", disparaît à l'âge de trente ans tragiquement.

I - L'Expérience : Le livre ou la vie ?

Livres et bibliothèques jalonnent les *Confessioni*, livre-mémoire par excellence lui-même constitué potentiellement de plusieurs livres cités, lus, commentés ⁶, entendus mentionnés, résumés mais aussi projetés, rêvés, esquissés.

Livre-à-lire, livre-à-écrire, à mémoriser et à exploiter (expérience livresque), ce Livre nievien est indissociable du Lieu de mémoire où on le conserve et on le stocke, où on le consulte, d'où l'on tire la substance livresque pour en produire (re-produire) d'autres éventuellement. Si les auteurs meurent, et si les lecteurs se renouvellent, les oeuvres demeurent, lien en principe impérissable entre les générations.

Archivé et répertorié, ou au contraire clairsemé et fortuit, il est l'objet d'une "fixation" jamais démentie d'un bout à l'autre de ces "confessions" et sur plus de huit décennies de fiction, entre 1775 et 1858.

Le livre est en effet à l'origine et à l'horizon (à la clôture) des *Confessioni* : au seuil du premier chapitre, le "descrivere ingenuamente" (sic !) ouvre la première page de ce Livre-là prétendant révéler et instruire c'est-à-dire être utile durant ses vingt-trois chapitres.

Il est aussi présent à l'issue du dernier chapitre sudaméricain et brésilien, et il coïncide alors avec la fin du "pellegrinaggio della vita" ⁷ en même temps qu'est évoquée, ultime signe de la magie de l'écrit, la "poussière des bibliothèques" ⁸. Dans le même temps ultime vocatif, Carlino s'adresse "à ses amis lecteurs" en réponse - en écho - à la

⁶ Gaetano Volpi, *Dal furore d'aver libri*, Palermo, Sellerio edit., 1989 n° 182, con una nota di Gianfranco Dioguardi, 2a ediz., 163 p. Un texte critique de "bibliophilie" de 1756 ("bibliofilia" est en fait le titre du troisième des huit chapitres tandis que le huitième et dernier (le neuvième ne porte pas de titre) s'intitule "libreria").

⁷ "pellegrinaggio della vita" : *Conf.* XVIII, p. 478 ; voir aussi V, p. 183.

⁸ "la poussière des bibliothèques" évoquée encore *Conf.* XXIII, p. 479. Cf. Luciano Canfora, *la biblioteca scomparsa*, Palermo Sellerio edit., 1988.

reconnaissance en témoignage de ces mêmes lecteurs amis (début chap. II).

La boucle est bouclée : le Livre, tout livre en fait ⁹ par essence interrompu, recommence sans cesse sa vie discursive, narrative qui, chez Nievo, est placée - redisons-le - sous le signe d'un vrai *malaise* ("la malagevole arte dello scrivere") ¹⁰.

*

Ce livre fait, à faire (les *Confessioni*) qu'élabore *sous nos yeux* ("anche ora tirando giù questa mia storia", chap. II, p. 61) un jeune écrivain considérablement vieilli pour les besoins de la fiction crée une tension initiale d'un temps *bifrons* : celui de Carlino, celui d'Ippolito Nievo. Et "nous" (lecteurs, et lecteurs "italiens") nous allons "le" suivre l'un et l'autre, les accompagner pendant plus de neuf cents pages. Nievo "nous" tiendra au courant de sa fiction-vérité à la fois *dans* l'histoire et *en dehors* de celle-ci, entre oralité et transcription.

En d'autres termes, les *Confessioni*, réellement élaborées et transcrites en 1857-58, se placent dans la perspective de la claire conscience d'une Histoire "en train de se faire", *au moment même* où Nievo-Carlino cherche "malaisément" à la fixer :

c'est-à-dire : a vantaggio dell'umanità che sempre cangia e sempre vive.
(chap. II, p. 74)

Une manière initiale de dénoncer l'inanité du mot "FIN": à un moment donné, le scripteur-mémorialiste devra coûte que coûte apposer à la dernière page de son manuscrit le mot de *conclusion* ("chiudo queste confesioni ..." précise le dernier chapeau). Car Nievo d'ajouter au début du dernier paragraphe :

sento che non è finita ogni mia parentela con voi.
(Chap. XXIII, p. 481)

Dans un tel contexte à dominante éducative où prime la notion-clé d'EXPERIENCE, et de surcroît dans le cadre d'une Italie qui accuse à cette époque un retard considérable au regard de l'alphabétisation massive, l'expérience livresque s'affiche comme enrichissement potentiel :

⁹ Jean Ricardou, *Le nouveau roman*, Paris, N.R.F. Gallimard, 1976 voir à ce sujet l'introduction : tout roman est par définition toujours recommencé, littéralement "sans fin".

¹⁰ "La malagevole arte dello scrivere" : *Conf.* t. I ; chap. I, 7.

la sua mente si era arricchita di buone cognizioni *pei libri ch'era venuta leggendo.*

(chap. II, p. 77)

Un *continuum* d'entrée présent par la voie/voix de la lecture ouvre les mémoires de Nievo qui s'inscrivent par ailleurs dans une optique spéculaire de pure distanciation ¹¹. De plus, du souvenir liminaire d'années de formation (à l'Université de Padoue) aux souvenirs de l'espace sud-américain perçus au second degré (à la seconde génération, celle du fils de Carlino), et à travers une forme spécifique qui est celle du livre intimiste (le *Journal* de Giuliano, ce fils disparu prématurément) ¹², c'est tout un livre en projet qui se profile et dont l'ultime trace concrète sera le livre inachevé de Feu le Comte Rinaldo (chap. XXII) : en instance de publication, donc appelé à survivre à son auteur parmi d'authentiques et futurs lecteurs ; entreprise testamentaire clairement énoncée comme *redépart* des *Confessioni* :

Da ultimo ho ripreso fra mano la famosa opera del conte Rinaldo e fra un mese ne sarà pubblicato il secondo fascicolo.

... Spero che se ne gioverà assai la patria letteratura.

Point d'aboutissement que cet "autre" livre, livre d'un autre dont le narrateur (mais pas le rédacteur) des *Confessioni* s'est porté garant. Livre dans le livre, les *Confessioni* à l'image du déroulement de l'Histoire où chacun peut "lire" et où Nievo *nous* invite à lire par le truchement du Grand Livre de la Lecture, produit sous la forme métaphorique, la forme du livre, image mémorielle par excellence, selon Nievo est à l'image du Temps :

... e siccome sapeva che ogni giorno è *una pagina* negli anni dei popoli.

(*Confessioni*, II, 83)

Point de conjonction de l'Histoire toujours en train de s'écrire et l'histoire (celle des *Confessioni*) à la fois toujours écrite et toujours - à - écrire, tel est d'emblée le sens de la problématique nievienne. La lecture s'impose donc dès l'ouverture du récit pléthorique dans un projet d'écriture-lectures des *Confessioni*. Pour l'heure, *les* lectures foisonnent dans le cadre "expérimental" qui est celui de l'octogénaire : lectures des comédies de Goldoni par exemple tout à fait logiques dans

¹¹ *Spettacolo* est un terme fort récurrent, sur la manière de voir le monde tant celui *intra muros* de Fratta que, surtout, le monde extérieur : *Conf.* I, 37, 70-71 ; III, 102-103 etc ...

¹² *Confessioni*, II, p. 80 et bien entendu le XXIIIe chapitre, p. 453, chapeau explicatif.

le cadre de la voisine Venise (chap. II, p. 84) ; ou encore lecture-thérapie des "anciens historiens" et des "nouveaux philosophes" évoqués dans le même chapitre II (p. 87) sans compter *une* lecture d'un genre spécial, celle des gestes qui complète fort concrètement les pages d'un livre, "ce vocabulaire des oeillades, des gestes, de l'accent, des sourires" : bref toute une gestuelle définie un peu plus loin (chap. II, p. 90).

Du stade préliminaire de la lecture (chap. I et II), on passe aisément au "transfert" dans un personnage né de la / des lecture(s) et bien sûr redevable de l'épopée en priorité. A cet égard deux paramètres essentiellement si co-présents dans le récit-fiction de l'octogénaire Carlino sont à prendre en considération avant toute chose :

- d'une part, le fond d'inculture qui frappe à cette époque la "gente illiterata" évoquée par Nievo, plus des trois-quarts d'analphabètes de la péninsule et des îles transalpines ;

- d'autre part, le bond qu'opère la communication en rapidité et en extensivité grâce aux développements de la technologie : chemin de fer, télégraphe, postes par exemple et qui ont aussi de notables incidences sur et dans l'histoire telle que la perçoit et la relate l'oeuvre des *Confessioni*¹³. Le sort futur, à court terme, des Italiens ("noi italiani" est-il écrit au tout début de ces mémoires) en dépend fort étroitement : ainsi que celui, au premier chef de Carlino et des gens de sa génération.

Mais c'est le lecteur bien évidemment qui, chez Nievo mémorialiste et "autobiographe" à sa manière, conditionne la vision de l'Histoire telle qu'elle apparaît durant ces vingt-trois chapitres, et de 1775 aux années 1856-57.

II - Le lecteur, premier personnage des "CONFESSIONI"

"Immaginate" ... "figuratevi" ... "potete pensare che" ... "notate" ... "come vedete" ... "volete crederlo" soulignent à satiété, en permanence le besoin d'un recours à l'avis du lecteur, à sa sensibilité, à son imagination, à son sens critique sur le sens des perspectives et des accidents d'un trajet historique reconstitué *après coup* par Nievo-Carlino. Long bilan-monologue par conséquent démultiplié et réfracté

¹³ Relire à ce sujet le chapitre liminaire en relation avec les dernières pages du chapitre final.

en autant d'invitation au dialogue avec son/ses semblable(s). Ecrire - et écrire pour témoigner - au soir (fictif) d'une vie en réalité bientôt écourtée n'a pas de sens pour Nievo sans un/sans le public qui la prolonge, la nourrisse, l'interroge.

Dans le mot français "livre", bien au-delà de l'étymologie réelle, tout comme dans le mot italien "libro", on peut entendre l'opération altruiste d'un message à délivrer ; l'on peut éventuellement songer à une fondamentale exigence de liberté (ou de libération) de la part de Carlino, premier narrateur et premier dédicataire, héros et porte-parole niévien : celle-là même qu'il n'a de cesse de se réclamer, qu'il n'en finit pas de proclamer du premier au vingt-troisième et dernier chapitre de sa longue "confession". Ce peut-être là le double sens de cette sorte d'ex-voto inscrit dans les toutes dernières pages (chap. XXIII, p. 480) :

ho vissuto ottantatrè anni, figliuoli : posso dunque dire la mia,
dans le contexte d'une mort-réveil tout à fait exemplaire qui est celle de
la passion de toute une vie pour la Pisana devenue *post mortem*
message d'espoir et gage de survie.

Quoi qu'il en soit, le filon de la lecture et la présence assidue de son lecteur constituent, chez Nievo-Carlino, l'axe idéologique des *Confessioni* : sans jamais un seul instant se démentir du début jusqu'à la fin. Dès le début en effet, Nievo pose le rapport du "roman" à l'histoire ¹⁴, de la validité de "son" exemple pour la collectivité tout entière. Le mémorialiste y rattache "le malaisé art d'écrire" à la "sympathie" des bons lecteurs qui lui tiendra lieu de gloire. A la fin encore, très ému, il prend congé de ces mêmes lecteurs qui l'ont si patiemment accompagné dans son parcours de plus de huit décennies :

Ed ora che avete stretto dimestichezza con me, *amici lettori*,
or che avete ascoltato pazientemente le lunghe confessioni
di Carlo Altoviti, vorrete darmi l'assoluzione ?

(chap. XXIII, p. 479)

C'est Nievo, ici, qui reprend possession de sa narration déléguée jusque-là à son "double", Carlo Altoviti ; c'est lui en vérité qui adresse ce dernier hommage ému d'un compagnonnage ami, dans son parcours livresque et par le truchement de la lecture assidue, à la Pisana défunte

¹⁴ Rapport roman-histoire : *Conf.* I, p. 6 : "così " l'espansione de' casi miei sarà quasi un esemplare di quelle innumerevoli sorti individuali".

mais aussi ressuscitée par la grâce d'un livre où il a mis beaucoup de lui-même ; par la magie d'une écriture nostalgique et thérapeutique.

Et le chapitre II d'entrée également poursuit par une interrogation quant à l'identité de son jeune héros *qui se confond* avec l'octogénaire qui ouvre et qui referme le grand oeuvre des *Confessioni*. Invitation capitale que cet appel à la lecture, à une communion (à une symbiose) entre qui écrit ou ... raconte, et qui lit le produit de ce double récit. Ecrire n'est point facile, nous déclare d'emblée Nievo (chap. I, p. 7) ; lire pas davantage, enchaîne-t-il. L'un des tout premiers proverbes ("chrétiens") utilisés par Nievo, n'est-il pas précisément :

l'uomo propone et Dio dispone (I, 13),

même en matière de créativité littéraire et de narrativité "historique" !

La première notation explicite incluse dans le texte des *Confessioni* (I, 19) appliquée certes à des documents politico-administratifs et juridictionnels (la base institutionnelle de chaque structure étatique) n'insiste-t-elle point déjà pour qui *sait* et *peut* lire, citoyen-à-part-entière en quelque sorte ("nul n'est censé ignorer la loi" affirme le dicton) sur la difficulté à lire c'est-à-dire à interpréter :

leggere al giorno d'oggi di cotali ordinamenti politici e militari che somigliano buffonerie, parrà forse una gran maraviglia.

Et c'est immédiatement le rédacteur-témoin qui plaide en faveur de la véracité de l'interprétation proposée, et qui vole à la rescousse en quelque sorte d'un lecteur défaillant :

Ma le cose camminavano appunto come io le racconto.

Autrement dit : qu'est-ce que lire ? Ou si l'on préfère, qu'est-ce donc qu'écrire vrai ? Des éléments de réponse nous sont fournis, à nous lecteurs et lectrices de la fin du XXe siècle : d'abord, un fait structurel qui concerne la nature de l'Italie d'alors, celui d'un "paese ingombro di giurisdizioni e di castelli", et Fratta est l'un de ceux-là ; Carlino est bien placé pour concevoir le poids des réalités locales, micro-régionales. Mirabeau pareillement dira de la France à la veille de 1789 : "un agrégat de corps non constitués". Ensuite, autre fait incontournable : un pays livré à l'anarchie des *buli*, *scherani*, *ribaldi* de Venchieredo et d'ailleurs, pour lesquels Nievo n'a pas assez de qualificatifs désignant

un peuple menaçant de hors-la-loi ou, à tout le moins, d'individus fort peu recommandables qui se gaussent du *libro delle leggi* (IV, 132) et font régner l'insécurité et la terreur au mépris de "toute loi divine et humaine" (IV, 162). Le fait n'est pas nouveau si l'on se souvient des *bravi* de manzonienne mémoire : les *Confessioni*, à cet égard, nous livrent une série de portraits de tels marginaux, depuis lo Spaccafumo au surnom dénué de toute équivoque jusqu'à la figure tout à fait historique de Fra Diavolo évoquée au chapitre XVI.

De quoi précisément justifier un fort désir d'union (qui ferait la force) évoqué au chapitre IV (p. 170) et corroborer plus encore la nécessité d'une *éducation* proclamée, entre autre, au chapitre XV sous la forme de : "tutti nasciamo uomini, cioè esseri da educare o bene o male". (chap. XV, p. 161.

Le livre et la lecture qui l'accompagne, ont par conséquent un rôle éminent à jouer non seulement au regard de l'alphabétisation (l'apprentissage de la lecture par le biais du syllabaire s'impose dès le chapitre II), ou celui de la communication mais encore au regard de la formation du citoyen du futur Etat italien.

III - Le Livre ... les Livres en Abyme :

Il n'en manque pas, de tous les formats, de toute nature, redevables de tous les champs du savoir et de la culture (religieuse, littéraire, poétique, scientifique, juridique etc ...). Les *Confessioni* constituent d'abord une impressionnante rencontre avec Le livre, les livres, autant d'incitations, d'invitations à la lecture sous quelque forme que ce soit.

Le chapitre III, précisément celui qui établit un parallèle entre le monde clos et replié sur lui-même de Fratta et le monde extérieur ("il mondo dell'aria libera e delle piante", p. 93), est véritablement celui de l'évasion vers la "grande prairie de l'inconnu et de l'infini" (p. 101) propice à l'étonnement sans fin, à la curiosité insatiable, bref à l'incoercible besoin de liberté. Il est aussi, avec son vocatif aux lecteurs, le chapitre-clé de l'invitation à lire dans les signes les plus secrets à la manière d'un Champollion : et ils sont peu nombreux à cette époque en Italie qui rappellent, au propre ou au figuré ¹⁵, la

¹⁵ Jean Lacroix : "Signes d'écriture : l'écrit et le réel dans la correspondance de Champollion l'Egyptien" in *l'Egyptologie et les Champollion*, recueil d'études publiées par Michel

Le livre, la lecture et l'expérience livresque dans *le Confessioni d'un Ottuagenario*¹¹

découverte prodigieuse d'une écriture demeurée indéchiffrée pendant tant de siècles.

Nievo-Carlino y précise encore le processus de thésaurisation du "mémorial" que son esprit et sa mémoire se sont constitué, c'est-à-dire une vraie technique de décryptage de signes au sein d'un riche matériau disparate s'étalant de 1775 à 1856-57.

Le livre, la mémoire et de surcroît la caution foscolienne de la survie phénoménologique mémorielle par la gloire au-delà des tombeaux, l'Histoire-livre, tout concourt à sacraliser le moindre événement qui de l'oralité fugace doit pouvoir à un moment donné être fixé pour devenir document de la mémoire collective ¹⁶ :

le memorie del giorno prima mi passarono innanzi chiare, ordinate e vivaci come i capitoli *d'un bel romanzo*.

(III, p. 119)

Rien d'étonnant à ce que le dernier livre cité dans ce même chapitre III soit un livre de messe, livre sacré par excellence entre les pages duquel Carlino amoureux fou de la Pisana cache précautionneusement une mèche de cheveux de celle-ci comme une relique profane.

Avec les trois chapitres liminaires des *Confessioni*, une éloquente apologie du Livre et d'une certaine culture, est en place la stratégie narrative de toute l'architecture des mémoires de Nievo. D'autres livres vont suivre, réseau complexe d'interférences ; d'autres lectures aussi issues ou non de ces supports livresques, expérience indispensable préalable pour le néophyte du château de Fratta.

Vont se succéder "il libro delle leggi" (IV, 132), puis "i libri dei mercanti e dei gentiluomini" (*ibid.*) c'est-à-dire à présent ceux qui justifient, explicitent des institutions, servent de références à une collectivité vénitienne et bientôt italienne. A cet égard, les *Confessioni* entament, sous la plume du jeune et vieil auteur-témoin, le processus patriotique et civique pour la Jeunesse du temps.

Dewachter et Alain Fouchard, pp. 117-133, Grenoble P.U.G., 1994. Préface de Jean Leclant (*Actes* du Coll. Internat. di bicentenaire de la naissance de J.F. Champollion, "De l'Egypte des Pharaons à celle de 1990 ; hommage de Grenoble aux frères Champollion").

¹⁶ Voir numéro spécial "*oralités et littérature*", n° 24, revue *DIALOGUE* (C.E.R.T.O.M.), Univ. Paul-Valéry, Montpellier III, déc. 1995

Vont entrer en jeu les bibliothèques où se conservent et d'où se diffusent le savoir à commenter, parallèle à la mémoire-livre par la métaphore d'une science amoureuse qui pourrait revêtir précisément les dimensions démultipliées d'une bibliothèque puisqu'aussi bien Nievo place ses "mémoires" sous le signe de l'Amour, "loi universelle" (IV, 146) :

per dettarne praticamente un trattato compiuto, converrebbe "formare" una *biblioteca* nella quale ogni uomo e ogni donna potrebbe depositare un volume delle proprie osservazioni.

Arbitré par le Livre, la lecture et l'expérience livresque, l'histoire de Carlino octogénaire comme il la nomme lui-même (début chap. V, 170) va opposer "mondo vecchio" et "ordine nuovo". Un mot ressort : ¹⁷ celui de "labyrinthe". Pour (s') en sortir, Carlino narrateur, "double" de Ippolito Nievo, va devoir savoir non seulement "lire" dans les événements mais en tirer de subtiles leçons de vie. Il va devoir voir clair en d'autres termes, au sein de cet écheveau de dialectes, d'intérêts, de lois, de mentalités si différents qui sont le fait, comme l'écrit C. Balbo au chapitre IV et V de ses *Speranze d'Italia* de "la grandissima pluralità degl'Italiani" ¹⁸. Carlino est également spectateur d'un *melting pot* linguistique ¹⁹ sur lequel Nievo revient à plusieurs reprises et de diverses façons tant sont saisissantes les interférences dialectales : réelle richesse ou confusion babélique ?

Quand on évoque la lecture et le lecteur de l'oeuvre "autobiographique" de Nievo, l'on a envie de poser la question suivante : lecteur de quoi au-delà de l'appel à témoin et à confidences que pratique en permanence le narrateur délégué en première personne ?

En sus d'une lecture *épique* et de référents illustres tels l'Arioste et le Tasse qui seront étudiés et explicités un peu plus loin, et s'il fallait malgré tout donner la palme à deux auteurs italiens, deux poètes, les plus fréquemment mentionnés et cités, elle reviendrait à n'en pas douter à Dante pour la période prestigieuse ancienne et à Ugo Foscolo pour la

¹⁷ Labyrinthe : *Conf.* t. I, II, 87 ; III, 97 ; IV, 148 ; V, 171 ; t. II : IX, 350 ; XIV, 108.

¹⁸ Cesare Balbo : *Le Speranze d'Italia*, collez. di classici italiani, con note, Torino, U.T.E.T., 1925, p. 33, fin chap. IV et début chap. V.

¹⁹ *Melting pot linguistique* : *Conf.* XV, 158, XVIII, 239 ; voir aussi l'apprentissage de l'anglais lors de l'exil de Carlino à Londres en échange de l'enseignement du français et de l'italien (XX, 336).

Le livre, la lecture et l'expérience livresque dans *le Confessioni d'un Ottuagenario*¹³

période quasi contemporaine des événements rapportés dans et par les *Confessioni* : deux poètes de l'"outre-tombe" et de la gloire italique.

- **Dante d'abord :**

Sa caution plus que tout (et limitée de manière parfois elliptique à l'énoncé de son seul nom) suffit. Un nom, une mémoire : ²⁰ Il commande la première série (avec Machiavel et Vico) au début du chapitre I (p. 6) et compose avec ces derniers, aux yeux de Nievo, "la grande sorte nazionale italiana", ramassée du XIV^e siècle au XVIII^e siècle. Pour cautionner "l'ordre moral" rêvé par Carlino, Dante encore par la hauteur de son esprit et la profondeur de son amour prolonge la réflexion de Nievo au chapitre IV (p. 147) au moment où ce dernier récusant pourtant la qualification de "philosophe" comme il le répètera encore au moment de conclure (chap. XXIII, p. 480), réaffirme que le summum de la sagesse confine à "la philosophie métaphysique" et qu'à cet égard, Nievo se déclare semblable à un Platon et à un Kant.

Maître de pensée et de vie, à cinq reprises encore, Dante poète de la *Comédie*, seul ou en compagnie avec d'autres écrivains et penseurs d'autres siècles que le sien, poussera Nievo non seulement à évoquer sa prestigieuse figure et son charisme mais encore à le citer sur un ou sur plusieurs vers. Au chapitre X (p. 376), Dante cautionne l'antiféminisme médiéval traditionnel, Dante qui, à ce stade, fait figure pour le tout jeune narrateur des *Confessioni* de "nume domestico" ; au chapitre XIII, c'est le supplice infernal d'un père, Ugolin (p. 92), qui revient en mémoire à Carlino Altoviti, image masculine de la douleur pétrifiée et pendant de l'image féminine de Niobé ; au chapitre XV (p. 155) c'est au tour de Dante politique, celui du chant VI du *Purgatoire* d'être rappelé et sous le signe de l'anarchie de tyranneaux locaux ("ed un Marcel diventa ...").

Enfin, en approchant de la fin des "mémoires", et sans compter la citation antonomastique du chant XVIII ("le siècle de Dante", p. 228), les deux dernières mentions des chants XX et XXII célèbrent le maître de doctrine (XX, p. 361) et le retrait pensif de l'action politique à la Sordello en relation avec l'histoire vénitienne (XXII, p. 449).

On l'aura compris : Dante vu par Nievo-Carlino est assimilé à un Livre de Vie dont il serait le signataire et Sage éminent, la Voix autorisée.

²⁰ Dante encore cité au chap. XXII, p. 449.

- **Foscolo ensuite :**

L'image foscolienne liée à un poète d'origine étrangère (comme le sera l'ultime caution byronienne de ces mêmes *Confessioni* aux chapitres XX et XXI)²¹, mais contemporain et lui aussi figure militante du *Risorgimento* jusque vers les années trente, est à la fois semblable à celle de Dante et très différente.

Du chapitre III au chapitre XXI, soit presque depuis le début jusqu'à la fin ou presque des *Confessioni*, Foscolo à divers titres et mentionnés dans huit chapitres différents, apparaît comme un homme-protée aux multiples facettes.

En tant que poète des *Sepolcri*, d'entrée (chap. III, p. 117) Foscolo ouvre une "série" littéraire qui comportera plus d'une fois le prosateur "autobiographe" - autobiographie déguisée par porte-parole délégué à la manière de Nievo - des *Ultime lettere di Iacopo Ortis* (chap. XII, XIII et XIV) : plus loin, au chapitre XIX (p. 272), Nievo n'oubliera pas un "autre" Foscolo, le professeur d'éloquence des leçons de Pavie ; mais la personnalité du Grec de Zante, pour Nievo, déborde également du côté de l'engagement militant du soldat de l'Université que fut dans le même temps le poète des *Grazie* ; à deux reprises au moins, c'est l'officier enrôlé dans les rangs des armées napoléoniennes qui s'impose à côté du lettré : au chapitre XI d'abord (p. 30) sous les traits d'un jeune homme "qui rugit" au point d'être qualifié de "lionceau de Zante" rejoignant ainsi l'une des figurations préférées de Carlino pour un bestiaire de l'agressivité et du dynamisme héroïque ; au chapitre XVIII ensuite (p. 236) encore, l'officier Foscolo de la Légion Lombarde justifie une évocation plus directe qui se traduit concrètement par la rencontre avec le narrateur.

De sorte que l'image funèbre initiale du poète des *Sepolcri*, incarnant une gloire sombre quoique prestigieuse (la *storia luttuosa* du chapitre XIII) s'estompe vite au profit de celle du combattant de la liberté, épris de courage patriotique (cf. la "religion de la patrie", mot d'ordre de Carlino) et pleinement convaincu de la valeur sanctifiante du sacrifice, de la rigueur morale.

²¹ Jean Lacroix : "Récrire l'histoire au XIXe siècle par la voix d'un mythe moderne : Byron" in C.R.E.L. (Cahiers roumains d'études littéraires), Bucarest, Editions Minerva, n° 1-2, 1979, pp. 70-87.

Avec Ugo Foscolo, un autre "livre" s'ouvre pour Nievo en prise directe cette fois sur les dures réalités d'une Unité non encore parvenue à une issue décisive. Plus que Dante encore, Foscolo a droit à s'insérer par deux fois au moins dans une série d'écrivains illustres et de penseurs bien en vue du Risorgimento après Parini son aîné, après Vincenzo Monti et autres Pindemonte (chap. XVI, p. 171), mais plus loin (chap. XIX, p. 272) avant d'Azeglio et Balbo.

A des degrés divers, Dante et Foscolo, autant l'homme que le poète chez chacun d'eux, proposent à "lire" un/des comportement(s) toujours actualisable(s). Dans l'esprit de son jeune héros, Nievo n'oublie pas la part directement transposable, sous forme de citations, du génie militant dantesque et foscolien ; par là, il vise à souligner chez son "néophyte" le caractère indispensable de l'expérience livresque commuable en ferments d'action chez celui qui prétend légitimement à une formation de citoyen et de militant, à conquérir sa pleine identité d'"italien" et non plus seulement de "vénitien".

IV - Le "Confessioni" : Livre - Epopée :

Dante et Foscolo, du XIVe au XIXe siècle, eux-mêmes ainsi que leur oeuvre, assurent déjà au lecteur de Nievo une lecture possible en continuité d'un même et vaste livre d'histoire de l'Italie qui se construit peu à peu : "un monde tout à fait neuf" (chap. XXIII, p. 480). Entre ces deux pôles, une autre lecture s'impose, qui englobe et déborde largement la précédente, celle qui naît des grandes épopées tardives italiennes du XVIe siècle tout entier et qui fait littéralement des *Confessioni* une vaste épopée de l'Imaginaire qui transfigure l'Histoire proprement dite "nel sacrario domestico della memoria" puisqu'aussi bien pour Carlino et pour Nievo, "la memoria fu sempre un libro" (III, p. 116).

Aussi, avant d'associer le désir d'apprendre (*imparare*) à l'exigence toujours croissante d'un *faire* (chap. VII, p. 295), chaque chapitre de I à VII est placé sous le signe de l'épopée de l'Arioste et du Tasse dont les noms alternent ou sont associés dans une étroite parenté, le dernier nommé à la personnalité tant poétique que *tout court* plus complexe, se prêtant davantage encore à de fréquentes mentions.

Le livre, la lecture et l'expérience livresque dans *le Confessioni d'un Ottuagenario*¹⁷

Les cinq premiers chapitres en effet font intervenir systématiquement l'Arioste (chap. I), puis l'Arioste associé non seulement au Tasse (chap. II) avec le titre de leur épopée respective mais encore, selon un procédé courant dans le *Confessioni*, à Guarini et à Goldoni comme pour une meilleure traversée des siècles ; puis l'Arioste à nouveau seul (chap. III), enfin le Tasse, seul, aux deux chapitres suivants (chap. IV et V).

Plus précisément l'Arioste cité "comme un livre" (sans son référent orlandien amoureux)²² apparaît d'entrée *couplé* avec la *Gerusalemme liberata* citée, elle, sans son référent d'auteur ; l'un et l'autre par conséquent au titre de la lecture fécondante mais également dans l'ordre de la symbolique puisque deux des personnages qui entrent en jeu de bonne heure ont, semble-t-il, des qualificatifs prédestinés : l'un est ... Orlando, et l'autre le comte Rinaldo à l'oeuvre inachevée.

Le double référent épique, dès les premières pages, intègre le dynamisme propre aux personnages (et héros) des épopées respectives auxquels par transfert peut s'assimiler Carlino déjà "préparé au travail de l'imaginaire suscité par le contexte fabuleux de la tradition orale incarnée entre autres par des conteurs comme Martino et d'autres"²³. Même tendance sous les auspices ariostesques lorsque l'on passe du chapitre II au chapitre III (p. 95) : où Clara côté féminin comme Carlino côté masculin, créatures purs produits issus du milieu clos "chevaleresque" de Fratta, adhèrent totalement au programme d'aventures débridées et merveilleuses des Marfisa et Alcina d'un côté, des Rinaldo et Orlando de l'autre.

Avec les deux autres chapitres, le chapitre IV et le chapitre V où entre seulement en jeu le Tasse, le référent épique du XVII^e siècle tardif, c'est à une double pratique de la poésie que Nievo en appelle : celle du créateur qui teste ses poèmes (autres que le "roman chevaleresque") en les lisant à haute voix (*l'Aminta* en l'occurrence) la lecture servant au Tasse de vérification immédiate de la validité de sa "création" ; celle d'une récitation plus diffuse et moins introspective, vénitienne et lagunaire sous forme de version *ottocentesca* de "la mort à Venise" :

²² "Il poema dell'Ariosto" : seule précision antonomastique.

²³ Jean Lacroix : "De l'oralité "autobiographique" : le cas des *Confessioni* de Nievo in revue *Dialogue* (C.E.R.T.O.M.), n° 24, 1995, Université P. Valéry, Montpellier III, à paraître. *Conf.*, chap. II, p. 65 : "mi incantucciava sotto la cappa a farmi raccontar fiabe da Martino o da Marchetto".

... e i fantasmi danzerebbero sull'acqua cantando le amorose ottave del Tasso.

(chap. VI, p. 217)

Point d'orgue à ces six premiers chants préparatoires de l'aventure de Carlino néophyte, tel apparaît le sens ou le goût de l'épopée perceptible jusque dans une auto-définition du type :

... le mie gesta memorabili.

(*ibidem*, p. 233)

L'appel de l'*epos* chez Nievo-Carlino ne se limite d'ailleurs pas à ces seuls six premiers chapitres : les "leçons" épiques de l'Arioste et du Tasse perdurent en s'intensifiant et en se nuançant du chapitre IX au chapitre XXII inclus, soit dans la seconde moitié approximativement des *Confessioni*, et toujours selon la loi nievienne de l'alternance, à l'image des temps forts et des pauses dans "le poème chevaleresque", de Pulci jusqu'au Tasse inclus. Certes cet *epos*-là n'est pas sans risques : des déviations peuvent survenir à l'esprit d'un Carlino à l'imaginaire encore fragilisé, à peine sorti de son "cocon" aristocratique de l'arrière-pays "vénitien". En témoigne par exemple la brève incursion dans le domaine épico-burlesque étranger de la tradition cervantine : ainsi au chapitre VIII (p. 315) prend tout son sens l'avertissement à ne pas être victime de "mirages" comme Don Quichotte avec les moulins à vent (même image à XV, 138).

La "quête" de Carlino comme il la nomme lui-même se situe, bien sûr, aux antipodes de l'éblouissement "épique" qui sert d'antidote : le "courage de la vérité" ((VIII, 358) est de tout autre nature chez un être et pour une philosophie de l'existence conçus à l'image du *topos* médiéval du voyage-pèlerinage encore réaffirmé au chapitre XXIII, qui est celui d'une aventure précaire "où tout se dessèche, tout manque, tout meurt" (*ibidem*, p. 359).

L'*epos* donc se poursuit, filon essentiel de l'aventure de Carlino co-impliquée dans celle de Nievo scripteur de ces "beate memorie dell'infanzia" (p. 531). Au chapitre IX, par le truchement de la magie du souvenir, Alcina l'enchanteresse prête ses sortilèges tenaces à l'âme d'un Carlino tout "au sentiment de l'infini". Cinq chapitres plus loin (au chapitre XIV), la référence au Tasse se précise dans le cadre d'un traquenard : Renaud pris au piège des maléfices d'une autre magicienne, Armide (p. 119).

Dans l'intervalle et toujours selon le schéma compensatoire Arioste / Tasse / Arioste / Tasse, au chapitre XII, le premier nommé offre sa fabuleuse monture, celle de l'Hippogriffe à un Carlino incapable de songer concrètement aux difficultés qui l'attendent et d'y remédier (p. 46), encore soucieux de rêver à maints châteaux en Espagne :

avessi avuto in istalla un ippogrifo e nelle tasche i tesori di Creso, non avrei edificato castelli in aria con maggiore libertà e magnificenza.

L'incorrigible jeune châtelain d'hier se montre toujours sensible à l'appel des sirènes ; aux tentations et aux séductions d'un imaginaire de diversion aux chatoyantes couleurs. Au chapitre XV, sous une forme antonomastique, l'aventure se place pour Carlino dans la bouche de *hérauts* épiques :

Mi pareva di udir parlare Roberto Guiscardo o qualche paladino dell'Ariosto.

(XV, p. 169)

Le Tasse ou l'Arioste, on l'aura constaté, offrent deux visages d'un même processus métamorphique qui accompagne le psychisme perturbé d'un adolescent vénitien en pleine mutation. Certes la dernière mention de l'un et de l'autre poètes épiques ferrarais se situe différemment : dans la folie pour le Tasse, dernière incartade d'un génie hypersensible (chap. XVI, p. 185), folie toutefois corrigée par une juste libération d'un premier séjour hospitalier ; dans la lecture - une fois de plus - et au bénéfice de Clara lectrice passionnée, des huitains de l'Arioste, à l'avant-dernier chapitre (XXIII, p. 451) mais comme ultime remémoration d'un vieux monde périmé, et au sein d'une longue revue de fantômes d'autrefois resurgis une dernière fois sur les ruines de l'oubli du vieux château de Fratta complètement démantelé.

Point d'orgue, par retour aux origines, au moment de clore ces "mémoires", celui-ci coïncide avec la sortie définitive du monde ancien et avec l'intronisation d'un monde nouveau comme il est écrit à la même page 451 de cet avant-dernier chapitre qui sonne le glas des dernières illusions de Carlino transfiguré.

A l'ouverture comme à l'issue des *Confessioni*, lire à haute voix demeure la clé d'un savoir et d'une sagesse à la fois oralisés et transcrits. Lecture pérenne sous le masque de l'*epos* comme le rappelle

Nievo à la fois au chapitre XII (p. 671), l'épopée devient alors un moyen de s'extérioriser gratuitement, librement comme chez Giulio, "un 'ultima baldoria di vita e di gioventù" :

Gli pareva allora di essere o un genio che ha creato un poema come l'Iliade, o un generale che ha vinto una battaglia, o un santo che ha calpestato il mondo e si sente degno del cielo,

et au chapitre XVIII (p. 235) où, suite à la première auto-définition de la fin du chapitre VI plus haut rapportée, Carlino à nouveau s'identifie au langage épique des faits et gestes plus vrais que les paroles : ²⁴

... la grande *epopea* delle mie imprese di Napoli.

L'épopée, à n'en pas douter, colle à la peau de *tous* ces personnages tant masculins (Giulio, Carlino) que féminins (la Pisana, Aglaura, Clara) comme le confirme la comparaison suivante :

pareva non già una fanciulla occupata à vivere ma un romanziere francese inteso a comporre un '*epopea*.

(chap. XV, p. 167)

Nouveau référent à la tradition épique mais hors des frontières d'une Italie *en train de se bâtir* et de se donner enfin une identité étatique, celle d'une nation libre et indépendante ... à l'image symbolique du livre-métaphore des *Confessioni* à la double voix, celle de Carlino et celle de Nievo.

V - Le Livre - Métaphore :

Livre à double intitulé ("italien" ... "octogénaire"), livre à la double nature ("mémoires" et/ou "confessions") et, répétons-le, à double voix, les *Confessioni* illustrent par ailleurs le livre-à-lire (fût-ce avec son seul support iconographique, le livre d'images des enfants). Tout livre est en effet livre-à-vendre ou à acquérir, livre à conserver et à transmettre aux générations futures ; chez Nievo il est d'abord livre-à-composer, objet d'élaboration patiente et délicate, et ce d'un bout à l'autre de ces *Confessioni d'un ottuagenario*.

²⁴ Paroles ... faits : à l'image de Leopardò, IV, 131.

En effet, si les premiers chapitres peuvent être classés par le lecteur (et sont conçus par Nievo) comme ceux de la mémoire orale des histoires et des contes de l'enfance ²⁵ marqués principalement au sceau de la magie et des peurs primordiales (récits de sorcellerie), en se reportant au vingt-troisième et dernier chapitre, on constate que c'est un journal (intime) qui le compose presque intégralement, pièce narrative spécifique rapportée et document posthume.

D'un côté, à l'origine des mémoires-confessions, le Livre est à faire, à écrire ou plutôt à transcrire pour en fixer le message téléologique ; en revanche à l'issue d'une oeuvre qui en appelle au-delà du mot "fin" tout à fait fictif, à une survie posthume (un au-delà de la mort de la Pisana, arc-boutant de cette oeuvre doublement testamentaire), le Livre est produit, laissé en l'état d'achèvement mais d'un auteur décédé prématurément *hors d'Italie*, en Amérique du Sud.

De surcroît, l'optique générationniste et par-là même la conception générative dans ce cadre intra-italien d'abord, partie du microcosme vénitien, puis enflé au point d'être devenu inter-italien (du Nord milanais jusqu'au Sud des Abruzzes, de Gênes jusqu'à Venise en passant par Florence et Rome), puis européen et extra-européen jusqu'au Brésil du *Journal* de Giulio, cette optique-là engage un large devenir où le passé pré-révolutionnaire (1775) préfigure l'avenir au-delà de la date-butoir de 1858 (cf. premier paragraphe du premier chapitre) et de l'âge canonique de quatre-vingt-trois ans du narrateur délégué d'Ippolito Nievo.

Le Confessioni à mémoriser s'encadrent donc entre la génération des "anciens" (Carlino pourrait être aisément le grand-père d'Ippolito) et la ou les génération(s) à venir en tenant compte du fait que chacun de son côté la Pisana et Carlino assurent leur descendance, ce dernier jusqu'aux petits-enfants compris : c'est à cet égard en aïeul comblé que Carlino-Nievo prend congé de son fidèle lecteur.

Et que ce *journal* précisément sauvé comme par miracle de l'oubli et dont l'auteur défunt n'est autre que l'un des fils de Carlino (Giulio) disparu sur un autre continent, prolonge en tant qu'oeuvre *achevée* chronologisée (les années cinquante de l' *Ottocento*) le gros oeuvre - en- devenir des *Confessioni*.

²⁵ Voir à ce sujet la très pénétrante et récente mise au point de Catherine Salles, *Lire à Rome*, Petite Bibliothèque Payot, n° P. 196, 1994, 315 p. (appendice de René Martin).

Mais ce journal n'est pas *in fine* le seul *exemplum* du livre-témoin, contrepoint *réellement* autobiographique, lui, du témoignage *fictivement* autobiographique de l'ouvrage conjugué de Carlino - et - de Nievo. "Double" à son tour de ce *journal* reproduit *in extenso* au vingt-troisième chapitre comme *ex-voto* et comme *memorandum* tout à la fois, un livre en gestation est à achever ; à mettre en circulation qui doit voir le jour impérativement selon les dernières volontés de son auteur lui aussi défunt, le comte Rinaldo.

Double facette du sort du Livre par conséquent qui *fait l'objet* littéralement en pure littérature, de la "conclusion" provisoire du grand oeuvre des *Confessioni* fictivement clos entre un début (premier paragraphe, du premier chapitre) qui est déjà une fin très-chrétienne :

io nacqui veneziano ai 18 ottobre del 1775 giorno dell'Evangelista Luca e morro' per la grazia di Dio Italiano quando lo vorrà quella Provvidenza che governa misteriosamente il mondo,

et une fin qui n'est pas que redépart souhaité au-delà du voeu de survie, de message d'espoir, au-delà de la forme extérieurement cyclique et close qui renvoie passionnément à la Pisana, comme au début.

Cette volonté intrinsèque de survie par l'oeuvre et par la magie de l'écrit appartient en propre au devenir du livre, produit d'une civilisation ; affaire d'entreprise proprement humaine qui s'essaie à transformer un message individuel en témoignage collectif, Nievo revendiquant à la fois le droit pour chaque individu à être d'abord soi-même et celui de sa nécessaire participation à une oeuvre commune ²⁶ c'est-à-dire à un destin collectif i.e. patriotique et national. La première prise de position n'exclut point tant s'en faut la légitimation de la seconde.

En d'autres termes, ce Livre -pour- Soi est aussi appelé à devenir le Livre des Autres (écrit pour eux), oeuvre-relais à réactiver par le miracle de la lecture, l'une des formes de la vitale alphabétisation : une structure sous-jacente curieusement fait d'un lieu (microcosme) comme

²⁶ Histoire individuelle témoignage utile à l'histoire collective (Conf. I, p. 6) ; histoire individuelle radicalement différente de l'histoire des peuples (Conf. XXIII, p. 456) : pour ce dernier avis, c'est du moins l'avis de Giulio diariste.

Le livre, la lecture et l'expérience livresque dans *le Confessioni d'un Ottuagenario*²³

le Frioul d'où est issu Carlino, le résumé de l'univers (chap. I ; p. 31) et d'un temps fractionné (celui de l'Enfance) ceux de toute existence (chap. XIII, p. 371). Double axiologie micromacrocsmique qui justifie au passage le double intitulé de la phénoménologie mémorielle des *Confessioni*. Une preuve (beaucoup plus qu'un indice) de la concordance parfaite entre le livre des souvenirs de Carlino-et-de-la Pisana ou livre de la Mémoire et le livre passé (journal) et futur (celui du comte Rinaldo) nous semble résider dans ces deux formules placées respectivement :

- la première au tout début des *Confessioni* sous une forme philosophique programmatique entrant dans la "morale" affichée que Carlino-Nievo veut promouvoir ("ecco la morale della mia vita")²⁷ :

soffriamo ma amiamo ;

(chap. IV, p. 148),²⁸

- et la seconde tout à la fin, et toujours sous sa fonction binaire, certes cette fois doublement positive :

sperammo ed amammo insieme

(chap. XXIII, p. 482).

Le passé simple de la seconde a un âge implacablement révolu par rapport au présent-futur de la première, celui du voeu adressé à la collectivité des humains ne change rien à l'affaire. Le "ma" adversatif du premier apophtegme est moins antinomique qu'il n'y paraît au premier abord de la conjonction de coordination "e(d)" du constat ultime appliqué à la relation passionnée entre deux êtres.

Un exemple aussi frappant (mais il n'est nullement isolé) d'une narrativité "en écho" n'est d'ailleurs point le propre de l'oeuvre majeure de Nievo. On en retrouverait des traces analogues dans des oeuvres

²⁷ "Ecco la morale ... " *Conf.* chap. I, p. 5 (début 2° &)

²⁸ "Soffriamo ma amiamo" : Comparer avec d'Azeglio, *I miei ricordi*, Milano, A. Barion edit., 1928, chap. V, sur l'éducation, p. 60 :

"lo scopo dei miei era d'avvezzarmi alla vita, quale veramente si presenta, poi nel corso degli anni successivi. E quest'avvezzarmi consiste tutto nell'acquistare la forza del sacrificio nell'imparare a soffrir".

plus brèves, au lyrisme binaire caractéristique tels que le *Varmo* et surtout le recueil des *Novelle campagnuole* de 1856 ²⁹.

Simplement il se structure en phases parallèles avec d'autant plus de cohérence et de vigueur que les *Confessioni*, oeuvre clairement testamentaire de "fin de vie" rêvée, par octogénaire interposé, mettent en place en réalité une série de jeux de miroirs comme autant de judicieux pans kaléidoscopiques où les eaux, les feux, les rites des divertissements, de la danse (la *furlana*) manifestation de la convivialité entretiennent aisément la fantasmagorie de ces "belle memorie dell'infanzia" qui gardent longtemps, avec Carlino et la Pisana, duo magique, tout le sel de l'Aventure, distanciés par la mémoire.

Le Livre de Nievo est issu du réseau de toutes ces composantes, d'un art de vivre (l'instant) et de re-vivre (l'Histoire) où la magie incantatoire du passé côtoie et irradie le prestige de la modernité entr'aperçue. Là-dessus, Nievo n'a de cesse de découvrir des formules célébrant l'heureux mariage (ou du moins la confrontation) de l'Ancien et du Nouveau que l'on peut suivre de bout en bout des *Confessioni* : l'alliance de l'"età provetta" face aux "illusioni purissime dell'infanzia" du chapitre I (p. 45) ; le heurt entre "il mondo vecchio" et "il magico soffio della Rivoluzione francese" du chapitre V (p. 171) ou bien encore "l'ordine nuovo" (che) nasce dal disordine antico" du chapitre IX (p. 338).

Le processus dichotomique que vit Carlino au quotidien où qu'il se trouve se poursuit sans relâche avec "le virtù antiche" opposées aux "nuove" du chapitre XI (p. 12) ; avec l'affrontement strident entre "i costumi del secolo passato" "con le aspirazioni del presente" du chapitre XII (p. 44) ; ou encore l'opposition en apparence irréductible entre l'irréversible déclin d'une Venise bientôt défunte et cette sensibilité à la modernité plus haut rappelée que Nievo définit : "quest'arte del viver moderno" au chapitre suivant (XIII, p. 103).

Jusqu'au bout s'exaspère le *dissidio* entre "la vita passata" et "la presente" noté au chapitre XVIII (p. 266), celui où Carlino pour la première fois opère sérieusement "un sincero esame di coscienza" pour aboutir au chapitre XXI (p. 415) au divorce radical, à la rupture

²⁹ *Novelle campagnuole* : voir spécialement la longue introduction ainsi que la première nouvelle, Milano, Mondadori, B.M.M., n° 256, 1980.

Le livre, la lecture et l'expérience livresque dans *le Confessioni d'un Ottuagenario*²⁵

consommée entre les deux âges antinomiques de la vie des individus et des communautés :

così noi andavam pian piano scendendo verso la *vecchiaia* mentre il paese riacquistava la sua *gioventù*.

Obsession du livre certes, magie ou tourment de la lecture silencieuse et individuelle mais aussi à haute voix et scénographique impliquent et incluent aussi la fixation sur un lieu privilégié, réceptacle des livres innombrables et temple de la lecture mémorisée : à cet égard, la bibliothèque, privée ou publique, archive, muette, un savoir auquel treize des vingt-trois chapitres au moins font référence, du chapitre II au chapitre ultime, vingt-troisième. Dans l'économie des *Confessioni*, on peut remarquer que besoin s'en fait sentir dès les premiers chapitres soit aux chapitres II, IV, V, VI et VII qui pourtant font la part belle parallèlement à ce qu'on pourrait nommer de façon générique la tradition orale ; puis les bibliothèques reparaissent dans trois chapitres consécutifs (X, XI et XII) pour faire un retour en force du chapitre XVI à la fin, soit respectivement aux chapitres XVI, XVIII, XIX, XXII et pour finir, XXIII.

VI - D'une Bibliothèque à l'Autre :

La première bibliothèque privée est d'abord celle de Clara où Carlino "puisera" à son tour celle des chapitres II (p. 70) et X (p. 376) de fort petites dimensions et proche du capharnaüm : puis, très allusivement (chap. XI, 25), il sera question de volumes achetés lors de son séjour en Orient par le père de Carlino dont une suite des *Mille et une Nuits* venant probablement enrichir la bibliothèque existante ; mais surtout, et pour sortir du cadre de la bibliothèque privée, un personnage à lui seul incarnera jusqu'à la fin, par sa fréquentation assidue et des plus studieuses des bibliothèques publiques, la soif de savoir et le désir de le concrétiser par la production d'un ouvrage : le comte Rinaldo, vrai "paladin" du livre inachevé. On l'y surprend notamment aux chapitres XVI (p. 188), XVIII (p. 244) et XXII (p. 421), "son" itinéraire de chercheur, de compilateur, d'érudite poursuivant les chimères de la création littéraire, en l'occurrence un livre sur l'économie.

Ce dernier, vrai "fantasme" sorti tout droit de l'univers épico-chevaleresque précédemment analysé, est le parfait antidote d'une culture pragmatique telle que la vie Carlino ; tout comme Clara lectrice passionnée et perpétuelle recluse même après sa sortie de trois années du couvent est tout le contraire de la Pisana, jeune fille tout instinct tournée vers le plein air.³⁰

Géographiquement parlant, c'est en territoire vénitien principalement que la bibliothèque paraît : avec d'abord les archives de la chancellerie du chapitre V (p. 212), si proches parentes du cadre moyenâgeux de celui du *Nom de la Rose* d'Umberto Eco ; puis, surtout, avec la Marciana au chapitre XII (p. 57) qui s'est ouvert symptomatiquement sur "un pathétique adieu à l'insouciance jeunesse" (cf. chapeau), et dans un climat de violence puisque ce chapitre-là relate le siège tragique, en 1786, du château de Fratta alors même que Carlino va s'adonner à l'étude du latin. C'est donc dans ce cadre culturel prestigieux, et au moment où d'un côté Clara retourne au couvent et d'un autre côté la Pisana est contrainte de se marier, dans les deux cas pour des motifs financiers (p. 56-57), que le comte Rinaldo vivant par ailleurs chichement - un ducat d'argent par jour - d'un poste glané à la *Ragioneria* peut s'adonner à ses recherches. Carlino passagèrement romain reçoit des nouvelles, au chapitre XVI (p. 188), de cette fréquentation assidue de la Marciana par le comte Rinaldo.

Autant de vicissitudes culturelles et autres contrastées chez les modestes protagonistes des *Confessioni* et ce au moment - souligne Nievo - l'Italie entre "dans sa troisième vie" (p. 185).

Dernier ancrage géographique de la bibliothèque - mais hors du territoire vénitien celui-ci - celui du *scrittoio* de Milan, du chapitre XIX (p. 277) alors que Carlino atteint sa vingtième année approximativement et que Venise, provisoirement se voit réunifiée au tout nouveau *Regno d'Italia*.

On le voit : la bibliothèque ou ce qui lui ressemble balise de manière constante le parcours des *Confessioni* avec un intérêt accru et une passion spécifique pour le personnage-clé de cet univers d'étude et

³⁰ Sortie une première fois du couvent après trois ans d'enfermement, Clara en fait revient momentanément à la vie civile pour devenir l'infirmière de sa grand'mère et continuer ainsi à mener une vie monacale auprès de celle-ci. Même la chambrette qu'elle occupe est qualifiée par Nievo de "celletta di monaca".

Le livre, la lecture et l'expérience livresque dans *le Confessioni d'un Ottuagenario*²⁷

d'érudition, le comte Rinaldo, auquel le rattache un acharnement viscéral à mener à bien la production d'un ouvrage. Le chapitre XXII à cet égard où ce chercheur obsédé et pathétique fait littéralement figure de "rat" de bibliothèque, sera tout spécialement celui de la saturation de la fabrication du Livre sous tous ses aspects, censure comprise.

Ce même avant-dernier chapitre constitue le point d'orgue d'un long cheminement amorcé en fait au chapitre II où Nievo avait usé de l'explicitation *métaphorique* (p. 52) de l'homme assimilé à une plante que les expériences successives de la vie-apprentissage fertilisent, celui-là même où était déjà posé le principe fondamental d'une *éducation* qui "pourrait faire beaucoup en cultivant la raison" (p. 53).

Quelle(s) image(s) en réalité retenir de ces divers lieux livresques du savoir ?

Fort peu flatteuses à beaucoup d'égard, sans doute du fait qu'ils symbolisent d'abord des lieux clos, coupés du monde des vivants et de l'histoire en train de se faire.

A commencer par cette caricature de bibliothèque qu'est celle fréquentée par Clara (II, 70) avec ses volumes "sbrindellati e di cartapecora". Saleté répugnante aussi que celle que visualise la "mauvaise chambre obscure du troisième étage d'une tour", si encombrée de "paperasses, de souris et de poussière" (V, 213). Stérilité et sclérose sont celles qui émanent de la bibliothèque du chapitre VII (p. 304). Encore : fourre-tout où l'hétéroclite le dispute à l'insolite (X, 376). En bref, désordre et abandon que tous ces livres qui jonchent le sol au chapitre XIX, 277 : "molti librattoli unti e squalciti".

En résumé trois termes semblent convenir pour définir un monde que Nievo s'attache à décrire, fût-ce furtivement, de manière obsédante : délabrement, anachronisme, fossilisation. Telle apparaît la culture transcrite, imprimée mais tout en harmonie d'abord avec l'horizon limité de "héros" ou d'"héroïnes" pratiquant une lecture-transfert, une lecture-refuge à l'instar d'une Clara qui lui fait "épouser" le psychisme de ces héroïnes d'épopée que sont Herminie, Angélique, Brandimarte ou Marfisa. Culture par ailleurs en toute conformité avec ces faux-semblants de la culture d'emprunt, parodie de la culture véritable : le dottor Sperandio plus "sorcier et croquemort que médecin" (II, p. 79)

malgré ses prétendues connaissances et sa foi aveugle dans les préceptes d'un Galien ou d'un Hippocrate, et ses citations de l'école de Salerne ou de Montpellier ; Lucilio encore, son fils (idem. p. 81) qui, en dépit de sa soif de savoir préfigurant les Bouvard et autres Pécuchet, n'est rien de plus qu'un "saputello infarinato di lettere", et docteur sans diplôme (p. 91) ; n'oublions pas non plus d'ajouter à cette liste Giulio del Ponte (XI, 16) qualifié de "letteratuzzo sparvierato".

Un seul d'entre eux, à vrai dire, échappe à la règle : Leopardò (ironique clin d'oeil ou réel hommage au poète des Marches ?) dont l'érudition bien réelle (IV, p. 131) débouche sur une non moins grande et valable expérience plus basée sur les faits que sur les mots.

Quel bilan en définitive peut-on dresser de cette vision de la culture appréhendée à travers les bibliothèques ?

N'étant jamais la préoccupation majeure (à l'exception du comte Rinaldo en mal de création) de la grande majorité des personnages des *Confessioni*, Carlino en tête, la bibliothèque ne constitue jamais une fin en soi dans le schéma des errances citadines de Carlino, avec ou sans la Pisana.

La bibliothèque relève plutôt de l'accidentel qui se présente en chemin à la curiosité tous terrains de ce même Carlino dont le souci premier est l'observation curieuse de *tous* les aspects d'un devenir historique où il se complaît à démêler la part d'invariants et des valeurs traditionnelles et, à l'opposé, celle de la nouveauté ou du moins de l'innovation.

Avec sa fausse stabilité en apparence immuable, celle liée à un savoir figé bien vite considéré comme caduc et hors-de-saison, la bibliothèque (et ses livres) devient par contre le point fixe à partir duquel se mesurent les variations, se jaugent les mutations. De là l'invitation pressante à dépasser ce stade du livresque qui s'oppose (i.e. fait clairement obstacle) à une volonté de progrès. La "bibliothèque idéale" du chapitre IV (p. 146) où "chaque homme et chaque femme déposerait un volume de ses propres observations" fait en contrepartie légitimement figure d'école de la vie, combien différente

Le livre, la lecture et l'expérience livresque dans *le Confessioni d'un Ottuagenario*²⁹

de cette "bibliothèque universelle" constituée par Hermann Hesse ³¹ à notre époque.

Le livre-grimoire occulte le livre-à-découvrir, ouvroir de nouveautés toniques, celles auxquelles en appelle par exemple un chapitre comme le chapitre IV, jusqu'au vertige, appel qui coïncide avec la sortie de Carlino hors de Fratta, si avide d'espaces "au-delà" et si désireux de se constituer une "mémoire" bien vivante.

³¹ Hermann Hesse, *la bibliothèque universelle*, Paris, José Corti 1995. Du même auteur *Magie du livre* (Ecrits sur la littérature), trad. de François Mathieu et de Britta Rupp, edit. préparée par Volker Michael, Paris, José Corti, 1994.

VII - Le Livre de la Mémoire

"Mémoires" autant que "confessions" (Nievo emploie l'un et l'autre termes), les *Confessioni* ont cru devoir, en leur version définitive privilégier l'octogénaire aux dépens de l'Italien primitivement prévu (cf. 1er titre). Nous dirons, nous, avec et après Musset : "confessions d'un enfant de ce siècle" puisqu'aussi bien, chaque individu ne peut faire abstraction du milieu et de l'époque où il vit. Nievo nous le rappelle.³²

Livre "ouvert" en dépit de sa présentation (le début comme une fin) et cyclique (la fin renvoyant au début), le gros ouvrage de Nievo et de son *alter ego* Carlino, tout à la fois son narrateur et son narrataire³³, place le Livre et tout ce qui en découle au coeur du débat qui pour l'Italie de cette époque (le milieu du XIXe siècle approximativement) demeure celui de l'éducation et de l'acculturation dans une région limitrophe, le Frioul, défini (e) par l'auteur comme un petit résumé de l'univers ("un piccolo compendio dell'universo", I, p. 31).

"Tout ce qui en découle" c'est-à-dire, bien sûr, ce qui fonde le livre, tout à la fois l'annonce et le perpétue : la *lecture* appelée à revivifier (à repenser) le livre à chacune des opérations du "lisant" appelé à cette époque "leggente", soit "leggitore", donc selon chaque intervenant qui joue un rôle capital dans la relation des *confessions* : depuis ces récits à haute voix, cette tradition orale si bien évoquée aussi, au début des *Novelle campagnuole* de peu antérieures aux *Confessioni* (soit : 1856), faite de récits de sorcières narrés par la nourrice³⁴, jusques et y compris la re-lecture du manuscrit à publier du Comte Rinaldo et celui du *Journal* sudaméricain du fils défunt.

"Tout ce qui en découle", c'est encore plus substantiellement au-delà de l'horizon circonstanciel de l'opération provisoire du *leggente* ce qui peut en rester de vivifiant, de dynamisant pour soi d'abord et ensuite pour les autres : "scrivendo, écrit Nievo au chapitre X (p. 377), pensate che molti vi abbiano a leggere" ; et nous ajouterons pour notre compte : apprendre en vue de ce que le même Nievo, quelques pages avant, nomme "la scienza pratica della vita" (p. 374).

³² Voir note 26 : Conf. XXIII, p. 456 (*Journal* de Giulio, à la date de Genova, ott. 1848).

³³ Voir notamment chap. I et XXIII.

³⁴ *Novelle campagnuole, op. cit.*

Certes, à l'époque où Nievo rédige ses "confessions-mémoires", tous ceux susceptibles de déchiffrer des lettres, un texte, bref *lo stampato* comme il est écrit au tout début du premier récit des *Novelle campagnuole* précédemment citées ³⁵, tous ceux-là sont encore une poignée de privilégiés à l'échelon national. Au point que cette instruction-là est inscrite parmi les priorités des priorités par les Berchet, les Gioberti, les Manzoni entre autres ³⁶. Qui sait et peut lire peut ensuite réfléchir et agir sur le monde.

Culture et expérience livresques par conséquent : elle abonde sous la plume de Nievo ; auteurs du passé (depuis Dante cité dès les toutes premières pages en compagnie de Machiavel et de Vico, trois manières de repenser l'histoire) ; auteurs contemporains ou récemment disparus (de Parini à Giusti mort en 1850) ; auteurs étrangers également (Goethe, Sterne et Edgar Poe mort un an avant Giusti en 1849, et jeune comme Nievo), constituent principalement la panoplie référentielle littéraire et poétique : beaucoup sont en effet poètes avant tout.

Mieux même : le fait que deux d'entre eux émergent de par leur forte personnalité d'abord, de par leur grande notoriété de leur vivant et de par la fonction active, militante qu'ils prirent aux événements politico-militaires de leur époque, Foscolo-le-Grec et Byron-le "Grec", n'en conforte que davantage l'image de la créativité que leur "mythe" tout entier personnifie puissamment point seulement en territoire transalpin mais dans l'Europe en général.

Autant dire que dans les *Confessioni*, le Livre métaphore ... du Livre les contenant *tous*, virtualité et applicabilités comprises, constitue la poétique bien vivante de la reviviscence nievienne. Livre-projet et/ou livre-produit, le parcours forcément livresque accompli par Carlino sur huit décennies sous le contrôle de Nievo, l'intègre, les incorpore dans le cadre d'une trame qui vise à rendre compte de l'Histoire d'Italie bien avant la Révolution de 1789 et jusqu'aux portes de l'Unité enfin réalisée en 1861.

³⁵ *Ibidem*.

³⁶ G. Berchet, *Lettera semiseria di Grisostomo* com introd. di A. Galletti, Lanciano, R. Carabba, 1931, p. 115. Al Manzoni, *Lettre à Monsieur Chauvet* a cura e con introd. di Natalino Sapegno, Roma, Ediz. dell'Ateneo, 1947, collez. di testi e documenti di letteratura, p. 35.

La longévité de son narrateur, fort rare à cette époque (surtout si on la compare *post res gestas* au tragique raccourci de l'existence d'Ippolito Nievo) n'est-elle pas, après tout, comme un signe de la longévité à laquelle tout Livre est conduit par définition, et à travers lui, celle d'un Etat appelé à naître quelques années seulement après l'achèvement de la rédaction de ces "mémoires" ³⁷ ?

Livre profondément *éducatif* par définition comme le rappellent et le premier chapitre et la fin du tout dernier chapitre en conclusion-rallonge du témoignage livresque du *Journal* du fils mort d'un cancer sur "un continent maudit" dont il n'eut pas la chance de revenir à l'instar d'un Garibaldi.

Le dernier voeu de Carlino au bout du "pèlerinage de sa vie" - on ne saurait s'en étonner, sera celui de pouvoir ENCORE se rendre UTILE aux autres, par le miracle de la page imprimée appelée à survivre, véritable mémoire "en abyme" :

Ed ora vivo coi miei figli, e coi figliuoli dei miei figli, contento di morire.
Sono anche felice di poter fare qualche cosa, anche *a vantaggio degli altri*.

(*Confessioni*, XXIII, p. 478)

Jean LACROIX

N.B. Edition de référence : *Le Confessioni di un ottuagenario*, 2 vol. de 407 et 484 p., Sesto San Giovanni, Casa Editrice Madella, 1913.

³⁷ Nievo, *Conf.* XXIII, p. 480 (t. II) "la sua vita sarà un bene per lui e per tutti, e lascerà un'orma onorata e profonda nella storia della patria".